

fait depuis près de deux ans, et fut effrayé de l'état dans lequel il le trouva.

Le comte ne le reconnut même pas !

Raymond s'éloigna le cœur navré. Il fit part à tous ceux qu'il connaissait du douloureux accident qui avait frappé son père, et déclara que, ne pouvant pas aller habiter avec le comte il le ferait venir auprès de lui.

On félicita Raymond de cette preuve de tendresse filiale.

Deux mois après, le comte, qui ne marchait plus et qu'on roulait dans un fauteuil, habitait avec son fils une ravissante villa, que celui-ci avait achetée près de Triel, et dont le jardin alignait une façade de plus de cent cinquante mètres sur le chemin de halage.

Cette propriété valait environ cent vingt mille francs.

On s'étonna un peu que le dissipateur Raymond pût acheter et payer comptant une propriété de cette importance ; mais comme on savait qu'il allait tous les jours à la Bourse, qu'il trafiquait sur les valeurs ayant cours, on en conclut qu'il avait eu une veine et qu'il avait gagné.

Ce fut donc dans sa propriété de Triel qu'il installa son père afin, disait-il, que le pauvre homme fut plus à portée des médecins, et que lui-même pût le voir fréquemment.

L'été, en effet, Raymond demeurait constamment auprès de son père, qu'il avait fait visiter par toutes les sociétés médicales ; l'hiver, il le laissait à Triel, en compagnie du jardinier, de sa femme et d'un domestique qu'il avait spécialement attaché au service du comte.

Ce domestique se nommait André. C'était le propre valet de chambre de Raymond, celui qui depuis près de dix ans était resté fidèle à la fortune de son maître ; la perle des domestiques, par conséquent.

Après deux ans de soins assidus, pendant lesquels le comte n'avait pas recouvré la santé, il fut définitivement abandonné par les médecins.

Raymond s'en montra très affligé. Ses parents et ses amis, témoins des attentions qu'il prodiguait à son père, des tentatives infructueuses qu'il avait faites pour le ressusciter, le consolèrent de leur mieux, mais ne parvinrent pas à le distraire de son chagrin.

Néanmoins il poursuivait le cours de ses opérations financières, et toujours avec le même succès, car du vivant de son père, et durant les deux dernières années, il avait augmenté de près de cinq cent mille francs sa maison de Triel.

Près, bois, vignes, terres, il avait successivement acheté, sur un rayon assez étendu, tout ce qui confinait sa propriété.

Aujourd'hui il était l'un des plus riches propriétaires fonciers du pays ; il avait une magnifique chasse, bien gardée, qu'il avait le soin de repeupler tous les ans, et ne paraissait même plus songer qu'il eût dans la Nièvre un domaine bien autrement important.

Loin de vivre aussi largement qu'il le faisait autrefois, il avait restreint sa maison et passé pour réaliser des économies, même sur les revenus de son père, qu'on estimait de cent à cent vingt mille francs.

Si donc les chances du jeu de Bourse avait rapporté à Raymond, comme on le croyait, une fortune personnelle d'un million à peu près, cette fortune, jointe à celle qu'il hériterait un jour du comte d'Olligny, lui constituerait plus tard un avoir de plus de quatre millions !

Pour le coup, les mères de famille lui firent le plus mielleux accueil, les filles lui adressèrent leurs plus gracieux sourires.

Pour Raymond, c'était plus qu'une réhabilitation, c'était un triomphe.

Une catastrophe imprévue allait augmenter encore le prestige dont il commençait à rayonner.

Depuis trois ans bientôt, le comte vivait ou plutôt végétait à Triel.

Tous les jours, de quatre à cinq heures pendant l'été, de une à deux pendant l'hiver, le domestique spécialement attaché son service par Raymond lui faisait faire une promenade au soleil.

Or le chemin le plus rapproché, le plus commode, puisqu'il communiquait par une porto avec le jardin de la maison, c'était le chemin de halage.

C'était donc là que tous les jours, André poussait devant lui le fauteuil roulant, dans lequel le comte gisait étendu comme un cadavre.

C'était vraiment pitié que de voir ce vieillard aux cheveux et à la barbe blanchis, au corps inerte, au regard éteint, à la bouche déprimée, mais dont les traits avaient conservé malgré tout leur régularité et même un certain cachet de noblesse.

Immobile, les jambes allongées, enveloppé dans une couverture de laine épaisse, il suivait le bord de l'eau, sans avoir conscience de ce qui se passait autour de lui.

Le vieillard était, du reste, parfaitement soigné.

Ceux de ses anciens amis qui étaient venus le voir, pour essayer de rallumer en lui une étincelle de vie, avaient fait à Raymond et à André les compliments les plus sincères sur la tenue du malade.

Ses vêtements étaient d'une propreté méticuleuse, son linge irréprochable. Or, pour qui sait ce que c'est qu'un malade affecté d'une paralysie générale, André méritait assurément les louanges qu'il recevait.

Et, tout bas, chacun se disait :

« Pauvre homme ! Ce n'est pas vivre que vivre ainsi. Dieu ferait mieux de le rappeler à lui ! »

Aussi s'attendait-on chaque jour à recevoir la nouvelle de sa mort. On croyait qu'il s'éteindrait peu à peu, comme s'éteint une lampe faute d'aliments, mais on ne pouvait pas prévoir que la dernière lueur de cette lente et douloureuse agonie serait le résultat d'une catastrophe.

Ce fut pourtant ce qui arriva.

Un jour, André promenait son maître comme à l'ordinaire sur le chemin de halage et poussait devant lui le fauteuil roulant.

Tout à coup, par mégarde, par distraction peut-être il approcha trop près de la berge, et le fauteuil faillit verser. André essaya de le rattraper, mais n'y réussit qu'à moitié, car le fauteuil, qu'il était parvenu à redresser, lui échappa des mains, roula rapidement sur la pente abrupte de la berge et disparut dans la Seine avec le malade, sans que celui-ci fit le plus petit mouvement, préférât le moindre cri.

André resta un moment paralysé par la stupeur. Il descendit le talus, espérant probablement que son maître allait repaître à la surface ; mais il ne distingua rien qu'un bouillonnement imperceptible, puis le fleuve reprit sa calme sérénité.

André ne savait pas nager. Il alla chercher du secours ; on s'empressa ; mais il était si troublé qu'il lui fut impossible d'indiquer exactement la place où l'accident était survenu.

Ce ne fut qu'au bout d'une heure qu'on retira de la rivière le fauteuil, que le noyé n'avait pas quitté.

Ce fut dans ce même fauteuil qu'on le transporta chez son fils. Certes, il n'y avait pas en apparence une bien grande différence entre le cadavre qu'on roulait aujourd'hui et le vivant qu'on promenait hier.

On avertit Raymond par dépêche télégraphique de ce qui venait d'arriver.

Il se rendit à Triel, accompagné des deux plus anciens amis de son père.

Il ne pleurait pas, mais il était accablé. André se jetait à ses genoux.

— Relevez-vous, mon ami, lui dirent les amis du comte ; nous savons bien que ce n'est pas votre faute.

Raymond, atterré, semblait ne rien voir, ne rien entendre.

— Que voulez-vous ! lui dirent-ils en lui serrant la main. Il fallait vous y attendre... tôt ou tard cela devait arriver... que ce soit de cette façon-là ou d'une autre.

C'est ce que l'on appelle consoler les gens.

Mais Raymond paraissait insensible à toutes les consolations.

Cette mort prévue depuis longtemps, moins le fatal accident qui l'avait hâtée, fit de Raymond un des plus riches héritiers de la noblesse française.